

Supplément au SOP n° 120, juillet-août 1987

LE TEMOIGNAGE DE LA DOUCEUR EVANGELIQUE
FACE AU DECHAÎNEMENT DES VIOLENCES

Communication du métropolite GEORGES (Khodr),
évêque orthodoxe du Mont-Liban,
au Colloque ACAT
"Foi chrétienne et pouvoirs des hommes"
(Lyon, 22-23 mai 1987)

Document 120.B

LE TEMOIGNAGE DE LA DOUCEUR EVANGELIQUE FACE AU DECHAINEMENT DES VIOLENCES

par Monseigneur Georges KHODR

Comme son titre le suggère cet entretien ne se présente pas comme une analyse de la non-violence mais plutôt comme une hymne à cette vertu évangélique qui fascine particulièrement ceux dont la pensée est conditionnée par une expérience très longue de la mort. Mais l'expérience ne devient féconde que lue à la lumière de l'Evangile. L'atrocité des faits peut mener à l'affrontement du néant, à l'indifférence au tragique, au désespoir qu'inspire l'effritement total de l'existence commune. En face de cette fatalité du non-être où l'âme livrée à ses épreuves est plongée, comme malgré elle, dans l'enfer du temps cyclique, seule une vision de lumière peut déceler les signes d'un temps christique.

Dans la tempête, la seule question que l'on pose est comment en être sauvé. Dans une situation semblable il est normal que les esprits soient tentés par l'immédiateté d'un ultrapragmatisme terne. Dans un temps qui s'allonge indéfiniment dans la désespérance totale, la seule question qui s'impose à moi est comment me sauver de la mort. Mais quand celle-ci s'institue comme le seul fait de la vie courante, et parce qu'elle n'est plus l'exception, elle se banalise. Elle n'appartient plus à la vie affective. Elle est une chose comme la pierre et n'acquiert de signification que si elle est immense, considérable au niveau du nombre. Elle intervient alors comme un élément de la réflexion politique, un exercice de l'intelligence. La mort dans ces conditions est esthétique, voire même élégante dans l'équilibre des pouvoirs. Car ce que l'homme commet de pire dans le déchaînement des violences c'est l'insensibilité à la violence.

Dans l'abîme de l'annihilation des choses, des hommes et partant de l'homme qui annihile, le véritable péché est l'insensibilité. Dans cette logique face à la violence on peut prendre sa place dans le concert des fous, entrer dans la danse macabre, s'imaginer un exploit de salut parce qu'on a des mains d'étrangleur, ne plus trouver de maître qui établisse la distinction - si elle a jamais existé aux yeux de Dieu - entre le combattant et le meurtrier, défendre verbalement des valeurs que l'on n'a jamais pratiquées, ambiguës ou troublantes du fait même qu'on les défend sur un plan autre que le leur, valeurs perverties par la haine ou tronquées du fait qu'on les isole de l'ensemble des valeurs. L'on ne comprendra jamais assez que c'est du coeur que sort le meurtre, qu'aucun mal n'est extérieur et que la violence n'est que l'expression plate de l'orgueil et de la vanité des tribus qui n'ont pas reconnu en l'Autre le visage de Dieu. Il n'y a pas un discours sur le péché parce que le péché c'est l'irrationnel. Quand l'âme en est atteinte jusqu'à la perversion elle n'est plus structurée par le Logos, source de sa paix et de son ordre. La répétition du péché engendre la passion qui est la folie morale à l'état pur, la mort du Logos et ensuite la mort tout court. Quand l'Apôtre dit que celle-ci est la rançon du péché il ne s'agit pas là d'une punition appliquée de l'extérieur au pécheur par un verdict divin; Dieu n'est pas un justicier. Il s'agit simplement de ce fait de la mort inhérente à tout mal que notre esprit pose. Tout péché engendre lui-même le germe de la mort. Il est d'abord destructeur de l'être intérieur et potentiellement de tout être. Ainsi, par exemple, dans la société patriarcale et impulsive, non encore polissée par la tolérance de la philosophie individualiste, l'adultère est puni de mort. Si la loi actuelle dans certains pays le punit seulement de l'emprisonnement, c'est pour symboliser la mort. L'adultération des rapports entre les hommes ne provient-elle pas du message initial qui a tissé entre eux de faux liens où la vérité suffoque? La violence physique ne fait qu'exprimer plus éloquemment le fait de se haïr, par peur de la vérité que l'on ne transmet plus faute de vouloir la vivre. Se victimiser d'abord par haine de Dieu et se rétablir faussement dans la vie en donnant la mort aux autres provient de la logique implacable de ceux qui ont coupé volontairement leurs liens avec la source de vie

parce que, au nom même de Dieu, ils se sont établis dans la folie prométhéenne, dans le défi d'une forme de liberté, négation de cette Parole de Dieu qui seule nous régente et seule fonde notre liberté.

Qu'il est horrible ce paganisme que pratique la société hiératique qui vide le nom de Dieu de tout contenu. Dieu devient un mot pour dire la volonté de puissance et le symbole religieux signe de terreur. Dieu peut à la limite se transformer en concept et donc en idole, instrument d'une histoire qu'on ne reçoit plus de lui mais que l'on forge soi-même et qu'on lui attribue. La sainteté cède la place à l'héroïsme. Seul le combattant est saint.

Dans cette situation chaque faction interprète la pensée divine car seul Dieu mène la guerre. La foi en Dieu est fondée en ceci qu'il est celui qui sème la mort chez les autres et dans la mesure de cette mort Dieu devient authentique. L'homme n'est-il pas appelé son vicaire comme l'affirme le Coran? Il va de soi que chacun s'attribue cette fonction de vicaire. Et il est normal, si l'on se croit divinement investi de cette fonction dans la vie temporelle que l'on ait droit de vie et de mort. Toute guerre est métaphysique et on ne peut aller à la mort que religieusement. On peut dans l'état de paix se croire sécularisé. En vérité et quels que soient les mots employés, on devient mystique en état de guerre. Si l'on ne croit pas que le passage de la volonté de Dieu à la volonté humaine s'est accompli d'une manière légitime c'est que l'on doute de soi comme interprète de la destinée des hommes. Ce doute mènerait à la réconciliation et donc à la rationalité qui consiste à poser le Logos comme supérieur et antérieur à mon option et que l'Autre est compris dans cette rationalité.

Or un fait important s'impose au point de départ: c'est l'inexistence de l'Autre. Ou il semble exister puisqu'on le combat mais c'est un fait divers car la mystique de la guerre est plus importante que la guerre.

L'autre n'a pas de référence historique parce que s'il l'avait

il entrerait dans un discours d'unité. Car dans une certaine guerre il ne s'agit pas de vaincre. On est déjà victorieux au point de départ dans la pensée de Dieu. La victoire est une sorte d'idée platonicienne quelle qu'en soit empiriquement l'expression. Si celle-ci n'est pas adéquate au modèle éternel c'est la réalité empirique qui doit changer. Un anathème est forcément posé par l'identification du soi au tout. Tant pis pour les faits si on n'est pas numériquement le tout. Il y a toujours une alliance sacrée que Dieu peut susciter. Autrement Dieu n'aurait pas un vicaire permanent. Et la référence historique que l'on redonne est un simple signe de la vérité métahistorique dont on est providentiellement chargé. C'est cette mission qui fonde le présent, garantit l'avenir, et les défaites amènent à entretenir davantage le mythe que l'on a cultivé, mythe qui déjà annonce la fin des autres. Quand l'âme est envahie par la soif du sang, la foi cède la place à l'idéologie. Les mots du vocabulaire religieux sont gardés mais changent de contenu. Ils deviennent symboles de la réalité empirique ou du sens que l'on croit lire dans la situation concrète. En fait, c'est la lecture mythologique du passé qui devient la grille de la connaissance des faits et qui détermine l'action. Voilà pourquoi l'autre est éliminé du monde physique ou du monde moral. S'il n'a pas le droit à la vie aujourd'hui, son existence dans le passé a dû être une erreur. Ne pouvant ni l'endoctriner pour qu'il renonce à son identité, ni le supprimer à peu de frais de la terre des vivants, on pourrait en travestissant l'histoire le supprimer du séjour des morts. Il ne faut pas qu'il appartienne à la mémoire historique de son peuple. Plus important que son anathème actuel reste son expulsion du temps. S'il est plus commode de le tolérer dans l'espace, l'impératif premier est qu'il se réclame d'un statut d'émigré dans l'histoire. Et il est bon qu'il le sente et en crève.

Mais une victime qui ne se révolte pas n'est pas détruite jusqu'au bout. Il ne faut pas que la majorité soit jugée par la paix intérieure de la minorité. Le combat n'est pas conduit jusqu'au bout si la minorité ne renonce pas à sa lecture de l'histoire. La nécessité de l'idéologie s'impose pour amener les minoritaires à renoncer à eux-mêmes ou au moins à adopter un masque qui voilera peut-être

longtemps leur personnalité. L'idéologie reconnaît un temps fondateur. Cette expression ne désigne pas simplement une période de l'histoire mais un rythme, une sorte de durée bergsonienne qui vous libère, si vous en êtes complice par peur ou par intérêt, de votre spécificité pour vous jeter dans ce qui a été choisi, pour vous et votre salut, comme étant la vérité.

* * *

Vous avez là une violence subtile, redoutable mais qui peut, à la rigueur, se passer de l'usage des armes. En définitive, l'arme n'est là que comme symbole de l'anathème.

Or il n'y a aucun doute que ce sont les dieux qui se font la guerre. La terre ne fait que refléter l'impiété du ciel. La mort est tellement étrangère à notre nature, le dernier ennemi, qu'elle doit être soumise à la raison divine. Repoussée par l'homme comme une éternelle écharde dans sa chair et son histoire elle ne saurait être fondée qu'en Dieu qui a le droit de choisir ses lieutenants selon son bon plaisir. Voilà pourquoi une doctrine de la mort n'a pas véritablement sa place dans une religion du fatum où dieux et déesses sont soumis aux passions humaines. Une doctrine de la mort des autres n'est concevable que dans le monothéisme où Dieu ne connaît pas cette passion d'amour qui le mène à la mort. Si Dieu ne choisit pas la mort comme son partage et la résurrection qui en émerge comme celui des autres il voue immanquablement ceux qui ne sont pas siens à la destruction. Le Dieu qui ne reconnaît pas le dialogue intérieur à lui-même reconnaît encore moins le dialogue avec les païens ou les infidèles. Les questions de Job reçoivent en vérité, dans la sensibilité hébraïque, une réponse finale dans les récompenses qu'il obtient après ses épreuves. Pour qui connaît l'incommensurable, c'est seulement le monothéisme ultérieur où est révélé l'Agneau immolé avant les siècles qui apporte une réponse à la question de Job.

Je ne m'appesantirai pas sur l'histoire des peuples chrétiens dans leur justification de la violence. Les "guerres saintes" furent

menées contre des "infidèles" par divers souverains chrétiens, notamment en Espagne. Si les croisades n'ont pas emprunté à l'Islam tous les éléments du concept du Jihad il n'en reste pas moins vrai que les droits de Dieu, des pèlerins d'Occident ou de l'Empire byzantin étaient à défendre par des entreprises prêchées par des mystiques. En s'adressant au peuple anglais St. Bernard de Clairvaux lui dit que "la terre tremble parce que le Seigneur du ciel perd sa terre, celle où il apparut parmi les hommes... Et maintenant, à cause de nos péchés, l'ennemi de la Croix a commencé à lever sa tête sacrilège là et à dévaster par l'épée cette terre sacrée, cette terre promise". Il y a là, pour St. Bernard, un signe de salut, le pardon des péchés et, en récompense, une gloire éternelle. La réflexion de ce spirituel chrétien est, en tous points, conforme à celle de l'Islam qui pratique la conquête au nom de Dieu et qui se reconnaît un statut de conquérant. Or l'Islam n'est pas lié à un lieu mais à la Parole et il justifie le Jihad, la guerre sainte par le désir de propager cette Parole de Dieu en terre conquise. La religion musulmane, dans les pays réunis à la Maison de l'Islam est imposée aux polythéistes s'ils acceptent d'y vivre mais guère aux Juifs et aux Chrétiens.

De plus la guerre sainte musulmane exige de la part du combattant une préparation spirituelle et elle est censée se parachever en lui par la lutte contre les passions. Là où St. Bernard se montre, sans le savoir, disciple de l'Islam c'est que le croisé comme le musulman obtiennent leur salut dans le combat pour Dieu. Ici la position de l'Eglise d'Orient est claire. St. Jean Chrysostome déclare, en effet, anathème tout homme qui enseigne qu'on peut tuer les hérétiques. Et, par ailleurs, l'Eglise de Cappadoce avec St. Basile ainsi que l'Eglise de Byzance ont catégoriquement refusé de canoniser comme martyrs les soldats morts à la guerre.

Il n'est pas dans mon propos de discuter la notion de la juste guerre telle qu'on la trouve chez St. Augustin et St. Thomas d'Aquin. Je crois que la réflexion chrétienne sur ce thème n'a jamais été aussi pervertie qu'à Byzance. Tous les matins toutes les Eglises orthodoxes du monde chantent: "Dieu sauve ton peuple et bénis ton héritage.

Accorde à nos pieux empereurs la victoire sur les Barbares". Il est vrai que les Byzantins ont adopté seulement l'idée de la guerre défensive et que, pour eux, l'oikouménè couvrait les pays chrétiens de l'empire. L'invasion barbare si elle n'était pas repoussée aurait signifié à leurs yeux oppression de l'Eglise et règne de l'inculture. Il est vrai aussi que les Byzantins n'ont jamais consacré des frontières. Je comprends cette volonté farouche de sauver Constantinople chère à Dieu et à sa Mère, objet de tant de convoitises jusqu'à sa chute au 15^{ème} siècle. Comment de saints moines, d'illustres prélats et des témoins considérables de la plus belle liturgie du monde ont-ils pu chanter dans l'Acathiste que la Theotokos était la muraille de l'Empire? Comment cette Eglise qui, dans une cohérence toute biblique, a produit le seul équilibre que je connaisse entre une théologie de la croix et une théologie de la gloire a pu, pendant de longs siècles et dans les lieux les plus purs de la méditation confondre la cause du Christ et celle de l'Empire et plus tard de tous les royaumes orthodoxes? Comment affirme-t-elle dans sa liturgie que la croix est la puissance des empereurs? C'est cette ambiance qu'a connu le Prophète de l'Islam. C'est elle que consacra le Coran et qu'il dépassa. Au temps de la réforme cistercienne on connaissait peu et mal Byzance mais toute l'intelligentsia occidentale était fascinée par l'Islam qu'on lisait dans les sources.

* * *

Je crois cependant que cette question ne saurait être élucidée tant que la violence n'est pas exorcisée, et ses fondements bibliques ébranlés. Si l'Orthodoxie chrétienne admet véritablement que le Dieu de l'Ancien Testament a conduit Israël de victoire en victoire et qu'Il lui a soumis toutes les nations il n'y a plus aucune raison de douter de la théologie de la guerre défensive chez les Byzantins ou de celle des Croisades. C'est mû par des intentions pures que le Tribunal de l'Inquisition a dressé ses bûchers. C'est en vue de l'homme parfait que le guerrier nazi portait sur sa ceinture inscrite la parole d'Isaïe: "Gott mit uns". Que dit la Bible à ce sujet? "Israël vit la grande puissance qu'avait mise en oeuvre Yahwé contre les Egyptiens"

(Exode 14:31). Je frapperai tout premier-né au pays d'Egypte, de l'homme au bétail" (Exode 12:12). Yahwé combat pour eux, les fait entrer dans le pays des Cananéens. L'Eternel, durant l'occupation de la terre, "dépossédera totalement devant son peuple les Cananéens, les Hittites et les autres peuples" (Josué 3:10). Il livre devant l'occupant Jéricho et son roi et fera prononcer à son capitaine ce serment: "Maudit soit l'homme qui se lèvera pour rebâtir cette ville de Jéricho! C'est au prix de son aîné qu'il en posera les fondations, au prix de son cadet qu'il en dressera les portes!" (6:26). Au sujet de Aï Josué dira: "Lors donc que vous aurez occupé la ville, vous mettrez le feu à la ville; c'est selon la parole de Yahwé que vous agirez" (8:8). Nous avons là, bel et bien, dans cette conquête conduite par Dieu lui-même, avant la lettre, une politique de la terre brûlée et du génocide. Les Psaumes magnifient ces hauts faits. Des ennemis du peuple David dit:

"Comme le feu brûle la forêt,
comme la flamme embrase les monts,
ainsi poursuis-les par ta tempête,
et par ton ouragan frappe-les d'épouvante" (Ps. 83: 15 et 16).

Le Dieu Sabaoth, au service d'Israël et de son hégémonie sur la terre de Canaan ne fait que refléter la soif de conquête dans une confédération de tribus sémitiques, chose parfaitement étrangère à la nature immanquablement aimante de celui qui est aussi le Dieu des nations et qui domine l'histoire dans toutes ses fluctuations. Le Dieu dont le Nom, la Présence, la vérité, l'unicité sont amour n'a pu se prêter aux massacres perpétrés par Josué fils de Noun.

Devant le concubinage d'Abraham St. Paul ne semble pas réprover le comportement du Patriarche. La chasteté parfaite que préconise Paul dans ses lettres ne juge pas Abraham. Mais même quand l'Apôtre allégorise en faisant des deux femmes du Patriarche les figures de deux alliances, il n'évacue pas nécessairement le sens historique. L'auteur de l'Epître aux Hébreux ne semble guère réprover la prostitution de Rahab et il l'intègre dans l'histoire du salut. "C'est par la foi que les murs de Jéricho tombèrent" (Héb. 11:30) et par la foi les Hébreux "vainquirent des royaumes" (11:32).

En face de ce Dieu sanguinaire se dresse l'image du Dieu clément telle que sa voix retentit chez les grands prophètes en particulier chez Jérémie, Osée et dans le Cantique. Dans les épousailles de Yahvé et de son peuple on reconnaît des accents de l'Evangile ainsi que dans les chants du Serviteur. Devant l'opposition irréductible de ces deux faces du Seigneur, Marcion, vers le milieu du 2^{ème} siècle a pensé que les guerres, les jugements et les peines décrits dans l'Ecriture ne pouvaient être rapportés au Dieu bon, père de Jésus-Christ, mais simplement à une divinité inférieure, le Dieu juste des Juifs. Il était évident, pour sauver l'unité de l'Ecriture, que l'Eglise devait rejeter le dualisme marcionite. L'iconographie byzantine est tellement imprégnée de l'identité entre Yahvé et le Christ qu'elle inscrit toujours sur la nimbe qui entoure la tête du Christ le mot $\omega\ \nu$ qui est la traduction que les Septante donnent de Yahvé dans l'Epiphanie du Buisson ardent. L'exégèse patristique de l'Ancien Testament est fondamentalement une exégèse typologique. Clément de Rome qui raconte en détail l'histoire de Rahab et des espions dit que le cordon de fil écarlate que la prostituée attachera à la fenêtre est un type du sang répandu du Seigneur. Toute la tradition verra dans les bras de Moise étendus au-dessus de la bataille entre Israël et Amalek un type de la croix. Beaucoup de faits d'armes, d'objets, de personnes sont vus comme types du Christ ou de la croix. L'hymnographie byzantine, les lectures des vigiles, reflètent cette exégèse. La question est celle du comment de la révélation, du sens véritable de l'inspiration. S'il est vrai d'affirmer que, dans une certaine manière, l'Ancien Testament est icône du Nouveau, celui-ci est type ou prototype de l'Ancien semblablement à la manière de St. Basile d'appeler le pain et le vin de l'Eucharistie avant l'épiclese antitypes du Corps et du Sang du Seigneur. Ainsi appliquerais-je plutôt le terme de type aux réalités du Nouveau Testament, l'Evangile inaugurant déjà l'eschaton. Cependant l'exégèse typologique des Pères adoptée par la liturgie pourrait voiler le sens historique. Voilà pourquoi je voudrais proposer, d'une manière complémentaire, ce qu'on pourrait appeler une lecture kénotique des Ecritures. Je l'emprunte à l'Epître aux Philippiens où il est question des abaissements du Christ de la forme de Dieu à la forme d'homme, de la forme d'homme à la forme d'esclave, de la forme

d'esclave à la mort sur la croix. Dans la kénose la divinité de nature ne disparaît pas mais n'est pas manifeste. Toujours dans ce mystère, la connaissance divine dans l'Incarné n'est opérationnelle que selon la croissance de l'humain. La synergie des deux natures gère aussi l'Ecriture qui est corps du Christ. Mais à cause de la condescendance divine la Parole se cache parfois profondément sous les mots, sous la couverture charnelle de l'Ecriture. C'est, si vous le voulez, ce que l'Occident appelle la personnalité ou la subjectivité de l'auteur sacré. En vérité tout le divin scripturaire se configure à l'humain et tout l'humain porte en lui-même le modèle divin. A la lumière de cette explication je refuse d'attribuer les guerres menées par Israël à la volonté divine. Nous sommes pris ainsi dans la morale des moyens, nous faisons de la mort un instrument de la vie et de la destruction des peuples une condition de la foi, de l'exultation et de la prospérité d'un peuple sociologique, fût-il le peuple de Dieu.

Yahweh ne saurait se faire pardonner ses hauts faits de guerre par les peuples écrasés à cause de la temporalité, de la non-disponibilité d'Israël à travers les âges, à une révélation progressive. La notion de révélation progressive ne saurait en aucun cas signifier autre chose qu'une maturité spirituelle, une purification à l'intérieur même de la beauté divine. Car, il n'y a aucun passage possible du Dieu de l'Exode et de Josué comme guerrier au Dieu de Jésus-Christ. L'image monstrueuse ne pourrait s'embellir. Le progrès de la révélation me semble dépendre de la dialectique hégélienne et il n'est nulle trace de cette conscience d'évolution dans la pensée hébraïque. Je ne crois même pas que la Bible soit vraiment une histoire du salut. Dieu se révèle dans le temps. Mais il n'est pas fait par le temps. L'histoire n'est pas la matrice de la pensée divine. Elle est le cadre des révélations et plus tard de l'incarnation du Verbe. Elle est donc le lieu de l'intelligibilité de la foi mais elle ne peut d'aucune manière en être la formatrice. Si l'histoire est tout humaine elle reçoit le divin sans confusion. Voilà pourquoi l'Ecriture n'est pas le déroulement du divin dans le temps mais l'identité d'épiphanies divines à travers le temps, la seule différence entre les épiphanies est qu'elles ne sont pas revêtues de

la même splendeur à cause de la pédagogie divine ou de l'économie dont Dieu use à cause de son amour en se voilant dans des mesures différentes.

Mais si tout fut consommé sur la croix la vérité ultime de Dieu est une vérité d'amour. Si le Christ est le révélateur et le lieu du discours divin il se pose, dans sa vie et dans sa mort comme le seul exégète de l'Ecriture et sa seule référence. Dieu, de ce fait, ne fut pas l'auteur des souffrances de Canaan et des peuples conquis. Quand Josué commandait les armées, Celui qui en portera plus tard le même nom était alors, dans sa préséance à Abraham, du côté de la victime comme il était du côté d'Isaac quand le Dieu d'Abraham lui commandait d'offrir son fils en sacrifice. Yahweh n'était pas révélé, par son bras étendu et sa main puissante, mais dans la faiblesse même de ceux qu'écrasaient les armées du Dieu Sabaoth. Celui-ci était une simple lecture qu'Israël se faisait de sa propre puissance. Israël était le peuple de Dieu mais non le corps de Yahweh. Cette réalité du Corps de Dieu n'était pas révélabile avant la kénose intertrinitaire et sans que ne fut réalisée la néantisation d'amour opérée par Jésus. Il a fallu que, dans la souffrance, le Seigneur atteignit la perfection de son humanité pour que fut connue la perfection même de Dieu.

C'est seulement à partir de cette faiblesse de Dieu que l'on peut comprendre l'enseignement de Jésus et de la tradition unanime avant Augustin sur la non-résistance au mal.

Le grand séducteur, face à l'apparente impuissance de Jésus sur la croix, demande qu'il en descende. La tentation suprême est que l'on peut changer le monde sans Dieu ou qu'on peut, que l'on doit imposer à Dieu des instruments humains et qu'au moment où le Seigneur de l'univers semble l'avoir délaissé et avoir donc proclamé sa propre mort, l'homme s'empare de ce vide pour y faire régner la justice. La révolution et la contre-révolution qui sont de l'ordre prométhéen ont pour point de départ l'absence de Dieu comme Sauveur. Berdiaeff a raison d'affirmer que toute révolution est abjecte parce qu'elle part de cette illusion qu'en ôtant les hommes pour se mettre à leur place,

en établissant d'autres principes de gouvernement, on institue la justice.

Il faut qu'intervienne un autre rapport de forces, d'autres couches sociales, donc une nouvelle dynamique pour qu'un souffle créateur anime les pauvres, les laissés pour compte. La violence s'annonce comme la seule réponse adéquate à la violence invisible exercée sur "les victimes de l'oppression et de systèmes sociaux injustes" (X) (Abrecht et Thomas, éditeurs, conférence mondiale sur l'Eglise et la société, p. 115). Il est des sociétés tyranniques, subversives. Ce sont elles qui se sont situées dans la sédition. Certes il y a des structures de violence, des situations déshumanisantes. De larges fractions de l'humanité dans le monde sont tellement réduites au désespoir que la violence semble être leur seul recours. Ceux qui n'ont pas le droit à cause de leur couleur, de leur appartenance religieuse ou de leur neutralité idéologique de participer au pouvoir ou d'exercer une fonction publique, ceux qui sont privés du droit électoral, de l'éducation, de la nourriture, de médicaments, de soins hospitaliers subissent tous cette injustice qui est la pire des violences. La guerre civile ou la guerre pour les autres, qui se complique et se reproduit à l'infini dans un cycle fatal et qui ne s'achève que par la famine montre l'absurdité de la violence. A ce stade d'intensité et d'extension, protester contre l'injustice n'a plus de sens. La guerre qui s'institutionnalise ne permet plus de poser la question de St. Thomas sur la révolte contre le tyran. Il y a là manifestement une spirale de la violence telle qu'en parle Dom Helder Camara par la dialectique injustice-révolte-répression. On est au-delà du simple droit ou devoir de changer le gouvernement, quand tous les gouvernements sont voués à l'impuissance dans une situation incontrôlable et qui atteint l'ultime irrationalité. Dans ces conditions la violence n'est même plus un moyen. Quand la haine, la peur, la suspicion, la corruption, le fanatisme, l'oppression atteignent leur paroxysme, la question de l'option entre une solution politique et une autre devient superflue. Toute attitude politique est calcul et donc en-deçà du témoignage de l'être car à ce niveau de la désintégration de la société définie par

des existences parallèles, toute politique est politicienne. La vraie politique n'est concevable qu'à partir d'un discours intérieur. Si dans ce discours l'autre est agréé, on se place déjà au-delà des moyens. Je dois me libérer de la notion close du groupe et de mon caractère fusionnel dans le groupe, pour recevoir un autre visage à la lumière duquel je perçois le mien et entre dans le monde de la personne. Dans une perspective de la fin, où l'on entrevoit une communion d'amour, la société n'est plus seulement une réalité empirique qui relève du monde du droit et l'organisation de l'économie. Aborder la question du point de vue de l'efficacité, c'est rechercher modestement à mettre de l'ordre dans une société selon des formules commodes et provisoires. Peut-être ne pouvons-nous point viser à autre chose surtout dans le Tiers Monde où tout est tellement précaire. La politique ne peut être rachetée à l'intérieur d'elle-même. Si l'homme est une fin, alors une société d'hommes n'est pas un nombre mais une communion d'hommes qui, à la limite, n'est pensable que s'ils sont tous ensemble déifiés par l'Eucharistie. La politeia et le politeuma ne se consomment que dans la communauté eschatologique qui met fin au statut des tribus, des nations et des langues. Parce que ce que j'essaie de présenter ici est simplement un témoignage, je n'ai pas la prétention de vanter les mérites politiques d'un tel engagement évangélique. Cela pourrait être un suicide politique si la politique est considérée comme un domaine autonome. Dans une vision spirituelle les frontières entre communautés humaines tendent à disparaître. Il ne saurait donc y avoir un comportement uniquement dicté par la Realpolitik et un autre dicté par notre recherche du Royaume. Si le Royaume de Dieu se voit en filigrane dans le royaume de César, c'est qu'il ne saurait y avoir de société civile à l'état pur. Celle-ci est ordonnée à la société communionnelle qui l'englobe ou l'anime selon la parole d'Origène: "l'Eglise est le cosmos du cosmos" dans le sens qu'elle est elle-même l'univers spirituel qui contient l'univers historique comme l'ordre rend juste et organique ce qui ne tendait qu'à être organisé.

La tradition unanime de l'Eglise primitive contre la guerre montre clairement que ce fut une position doctrinale. On aurait pu

croire que la loyauté à l'égard de l'Empire, l'adhésion d'origine paulinienne à la pax romana aurait dû signifier l'acceptation de l'ordre militaire. A part le centurion Corneille et le geôlier baptisé par Paul à Philippes, on ne trouve pas mention d'un soldat chrétien avant l'an 170. La non-participation des chrétiens à la défense de Jérusalem en l'an 70 et leur fuite à Pella montrent qu'ils n'étaient guère intéressés au destin de Jérusalem. Le païen Celse, autour de l'année 178, exhorte les chrétiens à aider l'Empereur de toutes leurs forces pour soutenir la justice, combattre pour lui et servir comme soldats parce que si l'Empereur était laissé seul et abandonné, la chose publique serait entre les mains des sans-loi et des barbares (Origène, contre Celse VIII, 7 3,68). Nous savons des écrits de Tertullien qu'il y avait un nombre considérable de soldats dans les armées romaines et cependant Tertullien, dans sa période catholique, écrit que le Seigneur en désarmant Pierre a déceint tout soldat. Aucun habit parmi nous n'est légitime s'il est lié à une charge illégitime (De Idolatreia 19(1.6900). Dans le Testament de notre Seigneur il est écrit que ceux qui désirent le baptême dans le Seigneur qu'ils s'abstiennent du service militaire et de toute fonction publique. Sinon qu'ils ne soient pas reçus.

Origène s'appuyant comme Tertullien sur l'interdiction faite à Pierre de tuer le soldat dit que les chrétiens ne peuvent pas se défendre contre leurs ennemis, qu'ils ne peuvent détruire aucun homme, que nous ne prenons plus l'épée contre une nation et que nous n'apprenons plus la guerre. Il répond à l'argument de Celse déjà mentionné en disant que si les Barbares sont évangélisés ils seront soumis à la loi et doux, et tout culte sera aboli et seuls les chrétiens règneront car alors la Parole aura dominé toutes les âmes.

Chez les Apologètes nous trouvons déjà le même ton. Athénagore parlant du massacre de myriades d'hommes, de la dévastation des cités, de l'incendie de demeures avec leurs habitants, de la destruction de populations entières affirme qu'aucune souffrance dans cette vie ne répare ces péchés. Les chrétiens ne peuvent pas, dit-il, souffrir de voir un homme mis à mort même pour une cause juste. Pour

Clément d'Alexandrie ceux qui pratiquent la guerre s'opposent à la crainte de Dieu.

Mon souci en citant ces textes est de montrer que les premiers chrétiens non seulement avaient horreur de la guerre et ne la justifiaient pas mais qu'ils croyaient la surmonter par la foi, la prière et la force de Dieu. Utopique ou non, cette attitude doit être retenue comme fondant simplement un témoignage qui introduit le feu de l'Esprit dans une situation de mort. Celle-ci peut prendre une telle ampleur en s'installant dans la chair, la pierre, les arbres et la conscience que toute option devient vide de sens, que la seule issue pensable dans les faits consisterait à tuer le plus grand nombre possible du camp adverse afin que triomphe une politique qui, à plus ou moins brève échéance, annonce la reprise des hostilités. Quand personne n'a les moyens de cette politique, l'idéologie est non seulement dépassée mais faussée parce qu'étrangère à son but initial, naturel qui est le maintien de l'existence. Quand la volonté de mort devient un plaisir et que les princes de la cité sont des enfants armés, on ne peut même pas évoquer la théorie de la non-violence parce que celle-ci tend à l'efficacité et qu'elle est prêchée comme théorie politique. En dehors de toute recherche de l'efficacité, dans un souci d'espérance et de salut, comme signe du Royaume qui vient, s'impose la douceur évangélique. Quand un pays s'effrite totalement et que les hommes se sentent comme des animaux traqués jour et nuit, constamment étonnés de survivre, le Seigneur devient la seule demeure de l'homme. On est projeté, comme malgré soi, sur le plan du Royaume, qui devient le seul terrain non glissant. La foi n'est plus alors seulement l'évidence de ce qu'on ne voit pas. Elle est cette chose que vous accueillez quand vous venez d'échapper à un franc-tireur. Elle est cette même chose que reçoit le franc-tireur quand il affirme qu'il est assailli tous les soirs par ses victimes dont il reconnaît les visages. Ecoutez plutôt ce propos de St. Maxime le Confesseur: "Si la possession inamissible du Règne indestructible est donnée aux humbles et aux doux, qui serait à ce point sans amour et sans désir des biens divins pour ne pas tendre à l'extrême vers l'humilité et la douceur pour devenir, autant qu'il est possible à

l'homme, l'empreinte du Règne de Dieu en portant en lui par la grâce la configuration exacte en Esprit au Christ, le grand Roi? (...) L'âme, en laquelle a été naturellement infusée la majesté de l'image divine, est transformée par son libre vouloir à la ressemblance de Dieu, (...) elle devient l'habitation toute resplendissante de l'Esprit Saint (...). Par elle, le Christ meurt toujours volontairement et mystérieusement, s'incarnant à travers ceux qui sont sauvés, il fait de l'âme qui l'enfante une mère vierge" (Pater 888 B et 889 BC).

Parce que le contact est quotidien et étroit avec ceux qui pleurent, l'Evangile devient surtout compassion, simplicité du coeur, regard plus doux, baptême de larmes. La patience des saints permet de comprendre qu'un nombre considérable d'hommes et de femmes n'ont plus aucune donnée pour s'imaginer un avenir immédiat ou lointain, et Dieu se révèle à eux dans sa splendeur à l'intérieur de leur propre abaissement. Ce Royaume qui est au dedans de nous devient le partage de ceux qui ne jugent plus. Ils sont au-delà de toute lecture qu'ils faisaient autrefois de la conduite d'autrui. Pour qui a vécu l'expérience d'un abîme sans nom il n'y a plus que mort sacrificielle et position "martyrique". La création nouvelle est en dedans de vous. Vous la savez en dehors de toute référence à l'histoire, de toute réalisation humaine.

Cette position ne met pas en question l'engagement politique du chrétien dans d'autres situations. Mais elle comprend davantage le désengagement pour le Royaume. Ce désengagement n'est sérieux que dans la connaissance de la chose politique, la pureté totale face à toutes les manipulations de l'opinion publique et l'adhésion à la cause nationale dans l'indépendance de l'esprit, l'inaliénation à l'étranger, l'intelligence de tous les éléments de transfiguration dans l'événement. L'homme apolitique ne peut pas être un homme libre. Il est plongé dans une absence, dans une régression humaine. C'est à partir d'une force intérieure épanouissante que l'on renonce à l'usage de la force et à toutes les formes de domination. C'est dans la

connaissance libératrice que s'opère le témoignage des doux à l'image de Celui dont il est écrit:

Il ne disputera ni ne crierà,
et on n'entendra pas sa voix sur les places;
il ne brisera pas le roseau froissé.
et il n'éteindra pas la mèche qui fume encore

(Matthieu 12:19-20)

Cette voie de Jésus déjà décrite dans le premier chant du Serviteur reflète le comportement même de Yahvé quand il apparaît à Elie à l'Horeb. Là, la rencontre de Dieu ne s'est pas faite comme au Carmel dans le massacre des prophètes. Il fut dit au prophète: "Sors et tiens-toi dans la montagne devant Yahvé". Et voici que Yahvé passa. Il y eut un grand ouragan, si fort qu'il fendait les montagnes et brisait les rochers, en avant de Yahvé, mais Yahvé n'était pas dans l'ouragan; et après l'ouragan un tremblement de terre, mais Yahvé n'était pas dans le tremblement de terre, et après le tremblement de terre un feu, mais Yahvé n'était pas dans le feu; et après le feu, le bruit d'une brise légère. Dès qu'Elie l'entendit, il se voila le visage avec son manteau" (Rois 19: 11-13). Cette brise légère était le lieu de la révélation divine, l'ultime révélation.

Ce n'est pas en vain que de toutes les vertus dont était revêtue la sainte humanité du Seigneur Il n'ait retenu qu'une seule pour la proposer à ses disciples: "prenez mon joug sur vous et recevez mes leçons, parce que je suis doux et humble de coeur" (Mt 11:29), cette vertu qui parmi d'autres sera en nous le fruit de l'Esprit (Galates 5:22,23).

Un peuple chrétien dont le coeur est converti à la Sainte Face et qui vit la kénose du visage de Dieu peut durant des siècles, dans la fidélité à l'absolu, ne jamais produire quelque chose d'éclatant, mais simplement transmettre les paroles qui lui ont été dites, les formes qui contiennent sa prière. Portant la croix de Jésus dans l'obéissance au commandement d'amour il témoignera, dans les ténèbres de l'histoire, des Pâques éternelles.

=====
Les Actes du Colloque de Lyon paraissent dans le n° 162 de la revue LE SUPPLEMENT

Au sommaire : L'ACAT et les pouvoirs des hommes (J.-F. COLLANGE), Le pauvre et le pouvoir, question pour tout chrétien (G. DEFOIS), L'invocation du Seigneur Jésus-Christ comme limitation des pouvoirs humains (J.-M. CHAPPUIS), Jésus et les pouvoirs (J.-P. LEMONON), Le chrétien devant le pouvoir dans l'Eglise ancienne (M. JOURJON), Le pouvoir, un problème théologique et éthique (E. FUCHS), La complicité de l'Eglise et des pouvoirs (C. DUQUOC), Le témoignage de la douceur évangélique face au déchaînement des violences (G. KHODR), Le pouvoir de la foi (O. CLEMENT). -- Le n° : 50 F -- Ed. du Cerf.

=====

Commission paritaire : n° 56 935

Directeur : Michel EVDOKIMOV

Rédacteur : Jean TCHEKAN

ISSN 0338 - 2478

Tiré par nos soins

Abonnement annuel

SOP mensuel SOP + Suppléments

France	130 F	300 F
Autres pays	160 F	400 F

c.c.p. : 21 016 76 L Paris
